

Familles contemporaines : des cocons trop serrés ?

Tout occupés à créer des enfants parfaits et « performer » dans leur rôle éducatif, certains parents freineraient leur épanouissement.

PASCALLE SENK

PARENTALITÉ Aujourd'hui, des familles, il y en a de toutes sortes : recomposées, monoparentales ou plus « traditionnelles », fondées par des couples hétérosexuels ou de même sexe et/ou adoptants... Et si plus de 75 % des 14 millions d'enfants mineurs vivent en permanence avec leurs deux parents, 18 % vivent avec un seul parent, 7 % avec parent et beau-parent, 16 % n'habitent jamais chez leur père, 2 % jamais chez leur mère (enquête ViaVoice pour l'Ocirp, « La famille en 2017 : état des lieux et vision prospective » réalisée en ligne du 13 au 21 avril 2017). Les combinaisons sont infinies et, en pleine mutation, la formule « famille » semble appelée à sans cesse s'inventer.

Malgré cette diversité de formes, une tendance semble cependant dominer, alertant de nombreux professionnels : le recentrage du groupe familial sur l'enfant, au point que ce lieu de croissance et d'ouverture au monde devient dans bien des cas un cocon fermé, replié sur lui-même. Ce que la psychanalyste Laura Pigozzi appelle la « famille all inclusive » (lire ci-contre). « Dans ce joyeux cloître, tout, y compris se divertir, se pratique en commun, écrit-elle. Les membres de la famille voyagent, vont au restaurant, prennent leurs vacances ensemble, même si les enfants sont en âge de le faire tout seuls, ce qui serait plus approprié. » Sous cette apparence « parité » entre membres, la psychanalyste diagnostique surtout l'effacement de la différence des générations, si précieuse pour que l'enfant se sente grandir en sécurité, auprès d'adultes plus expérimentés que lui.

L'enfant, raison d'être

Pour Daniel Coum, psychologue clinicien, psychanalyste et directeur de l'association Parentel à Brest (<http://www.parentel.org>), qui offre notamment un service d'aide psychologique par téléphone, ce repli de la famille sur elle-même n'est pas une donnée nouvelle. « Nous qui travaillons dans la protection de l'enfance sommes souvent confrontés à ce grand classique : plus une famille est en difficulté, plus elle a tendance à se refermer sur elle-même. Mais ce qui semble source de difficultés nouvelles, c'est l'extrême centration des parents sur l'enfant, au point qu'ils surinvestissent la fonction parentale. »

Plus que jamais désiré, attendu, projeté, l'enfant est devenu l'alpha et l'oméga de la famille, pour ne pas dire sa raison d'être et son leader.

Le psychiatre Bernard Geberowicz, auteur notamment du *Couple face à l'arrivée de l'enfant. Surmonter le baby-clash* (Éditions Albin Michel), l'observe régulièrement. « Dans mon cabinet de consultation, j'ai face à mon bureau deux grands fauteuils et deux chaises. Eh bien, les enfants s'installent presque systématiquement les premiers en s'appropriant les fauteuils ! » Autre fait révélateur : peu de parents demandent à leurs enfants de leur laisser ces fameux fauteuils. « Ils dé-

Dans mon cabinet de consultation, j'ai face à mon bureau deux grands fauteuils et deux chaises. Eh bien, les enfants s'installent presque systématiquement les premiers en s'appropriant les fauteuils !

Dr BERNARD GEBEROWICZ, PSYCHIATRE

sirent tellement obtenir 5 étoiles au hit-parade de la parentalité qu'ils se retrouvent avec des enfants... parentifiés », analyse le psychiatre.

Sous cette anecdote de chaises apparemment légère se décode en effet la question de la place accordée à l'enfant dans les familles d'aujourd'hui. Le co-sleeping notamment, qui amène certains à dormir de plus en plus tardivement dans le lit de leurs parents (parfois jusqu'à l'âge de 10 ans) ; le non-recours à des baby-sitters pour les sorties nocturnes, ce qui fait que des enfants de 4-5 ans fréquentent les salles de concerts ou les théâtres. De même, la place pour manger : il est fréquent de voir des tout-petits trôner au milieu de tableés, alors qu'il y

eut une époque où ceux-ci se réjouissaient de partager le repas avec des enfants de leur âge...

« Les parents veulent tellement "profiter" de leur progéniture que leur désir n'est plus bordé, et leur fantasme d'un enfant parfait leur semble accessible, observe Daniel Coum, comme s'il pouvait désormais y avoir une coïncidence entre l'enfant désiré et l'enfant réel. » Alors, comme dans l'entreprise, certains cherchent à être encore plus performants : ateliers de parentalité, lecture de manuels d'éducation bienveillante, apprentissage d'une « communication non violente »... Tout semble bon pour se perfectionner encore davantage, quitte à friser le burn-out parental. « Mal lus, mal compris ou pratiqués dans l'excès, ces enseignements, valables par ailleurs, risquent d'être totalement contre-productifs, estime le Dr Bernard Geberowicz. Car leur but n'est pas de nourrir un totalitarisme familial d'un nouveau genre. »

Lorsque le repli sur la parentalité est trop fort, lorsqu'il y a peu d'ouverture aux autres, un autre risque pointe : l'envie des parents, un jour, de jeter l'éponge, en abandonnant carrément leur rôle éducatif. Car, comme le signale Daniel Coum, « ce sont souvent ceux qui étaient les plus investis dans la construction d'un enfant parfait qui, un jour, s'en lassent ». ■



LAURA PIGOZZI
Psychanalyste

« Le discours social exalte la maternité »

Laura Pigozzi, psychanalyste italienne, publie *Mon enfant m'adore. Enfants otages et parents modèles* (Éditions Éres).

LE FIGARO. - Vous alertez les parents qui, selon vous, sont actuellement trop repliés sur leurs enfants. Pourquoi le faire aujourd'hui ?

Laura PIGOZZI. - Certains symptômes chez les enfants, s'ils ne sont pas nouveaux, semblent en nette augmentation, par exemple l'hyperactivité. Il y a quelques années, celle-ci ne concernait qu'un enfant ou deux dans une classe ; désormais, elle affecte le quart ou parfois même la moitié des élèves ! Parallèlement à cela, certains comportements fusionnels s'intensifient : en Italie, nous avons par exemple un dispositif qui permet aux mères d'accompagner leurs enfants dans leur classe d'école maternelle. Au lieu de raccourcir et de s'espacer, ce temps ne fait que se prolonger ! Et à l'extérieur des écoles, les moments de séparation deviennent de plus en plus difficiles et déchirants.

Qu'en déduisez-vous ?
De nombreux marqueurs comme ceux-ci révèlent une exaltation de la maternité que j'appelle le

« plusmaternel » et qui renforce la dépendance : celle des enfants vis-à-vis de leurs parents, mais aussi celles des mères et pères vis-à-vis de leur progéniture. Cela donne des familles qui ressemblent à des cloîtres où l'on a du mal à grandir et desquelles on peine à s'enlever.

« La nécessaire séparation entre la mère et l'enfant devant se mettre en place après la phase fusionnelle n'est même plus mentionnée ! Or c'est elle qui permet l'autonomisation progressive des enfants »

Comment expliquez-vous cette tendance au « plus maternel » ?
Le discours social exalte la maternité, la symbiose entre la mère et l'enfant ; par ailleurs, la nécessaire séparation, devant se mettre en place après la phase fusionnelle, n'est même plus mentionnée ! Or c'est elle qui permet l'autonomisation progressive des enfants.

Auparavant, et à toutes les époques, les institutions médicales, la famille élargie, l'école incitaient les femmes à se détacher progressivement des liens intenses qu'elles nouaient, et fort heureusement, avec leur nourrisson. Mais aujourd'hui, elles sont amenées à le faire dans une certaine solitude. Or c'est très difficile pour une femme de se détacher progressivement de son bébé. Ainsi, on en vient à oublier que le maternage implique toujours deux phases : dans un premier temps, il s'agit de tenir son enfant dans ses bras, mais ensuite vient le temps où il faut le « laisser aller ». Si ce double mouvement est impossible, la mère risque d'empêcher l'enfant de se tourner vers l'horizon du monde.

Et les pères ?

Ce sont eux en effet qui doivent soutenir leur conjointe dans leur difficulté à laisser grandir leur enfant. Mais leur tâche est vraiment difficile, car aucun discours social ne les accompagne en ce sens. Au contraire, les femmes sont incitées à rester à la maison plus longtemps ou même à quitter leur travail à la naissance du premier enfant, on leur suggère d'allaiter « le plus longtemps possible », et

la méfiance vis-à-vis de l'école, qui a toujours eu une fonction de séparation et de socialisation des petits, va grandissant. Alors, bien sûr, les pères peuvent participer pour alléger les tâches des mères, mais ils le font trop souvent en imitant celles-ci. Ils n'ont pas encore forcément trouvé « leur » manière d'établir une relation avec leur bébé. Reste que leur grande mission, c'est d'aider les mères à se rappeler qu'elles sont d'abord des femmes !

Comment aidez-vous les parents à changer de tels comportements ?

Au cours de la psychanalyse, nous nous demandons comment le désir organise la vie familiale, en échangeant avec les parents sur les actes simples du quotidien : où dort chacun ? comment se passent les repas ? à quel rythme voyez-vous des amis ? quel temps consacrez-vous à vous deux ? comment va votre vie sexuelle ? À partir de cela, nous constatons quelle est la place de l'enfant dans cette famille, quelles en sont les conséquences et quelles pistes pourraient orienter vers des changements bénéfiques à tous... Et à chacun. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR P.S.

Chez l'homme, « des os à ne plus savoir qu'en faire »

Ils en ont de la chance les élèves de Nathan H. Lents, au John Jay College à New York, près de Central Park. S'il enseigne la biologie comme il en parle dans *Les spermatozoïdes tournent toujours à droite*, ils doivent être les plus heureux du monde. Érudit mais restant simple, il est de plus très amusant (sans sketches avec rires en voix off). C'est comme s'il partait en expédition, la plume en guise de piolet, sur les chemins de traverse de la biologie et de l'évolution. Sa bousole, originale, est la recherche de l'imperfection chez l'homme, qui se considère comme l'espèce supérieure la plus évoluée. Alors que, affirme l'auteur, nous sommes, au contraire, celle qui « regroupe le plus grand nombre d'anomalies,

de dysfonctionnements et de défauts de conception ». Un « gros tas de compromis ». Pour lui, la nature est un « méli-mélo structurel » qui fleurit l'amateurisme et qui n'arrive pas à la cheville d'un ingénieur X-Mines. Le corps possède des muscles qui ne sont reliés à rien, des nerfs qui finissent dans une impasse ou font mille et un détours inutiles, des milliers de gènes qui ne servent apparemment qu'à combler du vide, des yeux à la rétine bizarrement inversée. Ce sont les « scories de l'évolution », estime Nathan Lents. Un peu comme ces choses que l'on entasse à la cave ou au grenier, qui encomrent mais dont on ne peut se séparer. La recherche du compromis permanent fait que l'évolution ne peut pas tout corriger.

LE PLAISIR DES LIVRES

PAR JEAN-LUC NOTHIAS
jlnothias@lefigaro.fr

Ainsi du genou. Si nos ancêtres sont passés de la quadrupédie à la bipédie, c'est en prix d'une articulation pas finie. Il est adapté à la marche debout, mais pas complètement. D'où, par exemple, les blessures au genou des joueurs de rugby. « Les humains ont beaucoup trop d'os [...] Des os à ne plus savoir qu'en faire. » C'est le cas pour la cheville et ses sept os. Ou pour le poignet, qui en compte huit auxquels il faut ajouter les deux

de l'avant-bras et les cinq de la main. Une redondance inutile car « la flexibilité du poignet est restreinte et non facilitée par les nombreux os qu'il contient ». L'épaule et la hanche sont beaucoup mieux conçues, estime-t-il. Certains biomécaniciens, semble-t-il, ne partagent pas cet avis (vu sur le blog de Nathan Lents). Et que dire du coccyx ? Difficile de voir en cet os isolé, inutile, sur lequel n'est fixée aucune musculature et qui n'a aucune fonction, autre chose qu'un vestige de nos ancêtres munis d'une queue. C'est que l'évolution semble avoir beaucoup plus de mal à supprimer des os qu'à en créer. Pourquoi le rhume est-il si présent dans notre espèce ? (Plomberie de mauvaise qualité.) Pourquoi une vache

n'a-t-elle besoin que de manger de l'herbe pour bien vivre et produire lait et viande ? (Les animaux sont mieux conçus que nous.) L'évolution nous a-t-elle programmés pour être obèse ? (Oui.) Pourquoi la reproduction humaine est-elle si inefficace ? (Parce que les spermatozoïdes, aussi rapides que l'Usain Bolt, ne savent pas tourner à gauche ?) À quoi est vraiment due la ménopause ? Pourquoi notre cerveau peut-il nous duper aussi facilement ? Quel régal...

LES SPERMATOZOÏDES TOURNENT TOUJOURS À DROITE

Nathan H. Lents.
Larousse.

